

# Les paradoxes du désir ~ IF-EPFCL 2014

## Prélude 1, Cora Aguerre

Lorsqu'on s'avance assez loin dans le désir de savoir, on va au-delà de l'horreur de savoir.

Le franchissement rend compte du réel en jeu dans la formation de l'analyste.

Passage de l'analysant à l'analyste, du désir de savoir au désir de l'analyste,

épissure dont s'occupe l'École,

qui peut s'employer à la dissiper.

L'École fonctionne comme stimulant, elle nous force à donner nos raisons, à exposer, à faire la preuve, non seulement dans la passe mais aussi dans le travail avec les collègues.

*Traduction de l'espagnol par Lydie Grandet*

## Prélude 2, Sidi Askofaré

Dans le même temps où il a cherché à en situer la place excentrique – grosso modo du Séminaire *Les formations de l'inconscient* à celui sur *L'angoisse* –, Lacan n'a jamais cessé de soutenir le paradoxe du désir. Mais s'il en est venu à parler des « paradoxes du désir » [\[1\]](#) comme tels, c'est par un détour par les moralistes. Et Lacan y prendra appui pour produire dans le champ freudien une conception du désir tout à fait inédite.

Jusqu'à lui en effet, et y compris dans la psychanalyse, le désir a longtemps été réduit à sa guise freudienne de *Wunsch* – vœu, souhait. Ce que Lacan appelle désir en procède sans doute mais aussi va beaucoup plus loin. Il est *Wunsch* certes – et Lacan en déduira la thèse que le « rêve est demande » [\[2\]](#), mais il est aussi *das Begehren* et *die*

*Begierde*, voire – et c'est le plus surprenant – *Lust* [3]. Catégorie tant sociale – « désir de l'Autre » –, érotique qu'éthique donc, qui s'emploie tant à maintenir la cohérence d'un corps fondamentalement voué à la mort qu'à supporter la division subjective – sans quoi le parlêtre serait fou [4] – ou à se manifester au niveau de l'impossible rapport entre les sexes.

Mais au-delà du paradoxe du désir – thèse triviale – et ses paradoxes relevés par le moraliste, la psychanalyse, elle, met au jour principalement sa détermination par le signifiant qui en situe le champ entre la vérité et l'acte.

Du coup, les paradoxes de la catégorie la plus dialectique de la psychanalyse éclatent à être mise en tension avec des notions aussi importantes dans l'expérience que l'Autre, la Loi, la jouissance, la satisfaction, l'objet, la demande, l'inhibition, l'interprétation, l'angoisse, la défense, le savoir, la résistance ou la réalité.

D'où il apparaîtra, peut-être, que les paradoxes du désir – désir qui est à la jouissance ce que la vérité est au réel – ne sont autres que ceux du signifiant, de la vérité et du sujet (ponctuel et évanouissant).

[1] J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 812.

## Prélude 4, Patrick Barillot

Des désirs il y a en a toute une variété mais de désir de savoir ce que l'inconscient pourrait nous révéler sur la jouissance comme châtrée que nenni !

Pas de désir de savoir, de ce savoir propre à l'inconscient, Lacan l'affirme dans *Encore* et il ajoute dans sa "Note aux Italiens" [1] que nous avons tous, l'humanité entière, horreur de ce savoir.

Là où les pratiques psychothérapeutiques ne font que renforcer cette horreur de savoir, l'offre analytique promeut un désir du savoir inconscient sur la réalité sexuelle et la castration. Ce savoir est à déchiffrer par l'interprétation car déjà là mais chiffré.

Au-delà du déchiffrage, l'analyse invite aussi à un désir de savoir propre au psychanalyste qui est à inventer puisqu'à la différence du savoir inconscient "il n'est pas du tout cuit" [2].

C'est là que devrait se démarquer le psychanalyste du reste de l'humanité, ce serait sa marque, celui auquel le désir de ce savoir qui lui est propre serait advenu.

[1] LACAN J., « Note italienne », in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 308

[2] *ibid*, p. 310

## Prélude 5, Carmine Marrazzo

Comment les psychanalystes peuvent-ils soutenir leur désir, désir de l'analyste, avec ses paradoxes ? La question est cruciale et conditionne la « chance que l'analyse continue à faire prime sur le marché [1] », si ce n'est les conditions mêmes de sa survie.

Freud, le premier, a abordé la question : ses écrits et sa correspondance en attestent. Or au moment même où il se conforte d'un optimisme singulier à propos du destin de son invention, il crédite le psychanalyste d'une « disponibilité considérable » à accepter son « destin », « le destin de celui qui est seul à s'opposer [2] ». Or, comment comprendre cette « disponibilité considérable » s'il n'y a « rien dans la structure de l'homme qui le prédispose à la psychanalyse [3] » ? Avançons avec Lacan. Il a visé à réveiller le mouvement analytique des pannes et déviations d'une formation qui assurait l'analyste « d'une routine qui fait [son] confort [4] », et sa critique obstinée a ramené avant tout les résistances à la psychanalyse à la résistance du psychanalyste lui-même.

J'ai longtemps cru que son événement institutionnel inédit répondait au destin freudien. Mais, s'il s'agit d'être « seul à s'opposer », ce n'est pas seulement une opposition, autre façon de faire exister l'Autre, mais de la mise en fonction du « désir de l'analyste », gain précieux de fin d'analyse, qui implique plutôt un s'autoriser sans « s'assurer de l'Autre [5] », non plus dans le champ garanti par le savoir de l'Autre, mais dans le champ de l'acte. Une « disponibilité considérable » donc à l'acte analytique.

Donc s'acte-rise-t-on ? « Le psychanalyste [...] ne fait qu'être à la place de l'acteur, en tant qu'un acteur suffit à lui seul à tenir cette scène [6] ». Dans cette perspective, les paradoxes du désir de l'analyste ne seraient rien d'autre que les « paradoxes de l'acte analytique. » Cet acte « que nous (le) supposons du moment électif où le psychanalysant passe à l'analyste [7] », « à qui l'analyste semble opposer la plus forcenée méconnaissance [8] » et duquel « il a horreur [9] », *acte-horr*, et qui le fixe à la place du « rebut de ladite (humanité ) [10] ».

Mais si une telle place n'est pas souhaitable, comment l'analyste peut-il la désirer, continuer à la désirer ? La décision d'une réinvention est nécessaire. C'est ainsi que j'entends cette « contrainte » : « que chaque analyste soit obligé – car il faut qu'il soit obligé – de réinventer la psychanalyse, à partir de ce qu'il a réussi à extraire pour avoir été, lui-même, psychanalysant [11] ».

Serait-il possible que l'École de la passe soutienne le pari d'une décision, toujours contingente, avec sa portée d'enthousiasme ?

*Traduction : Irene Pagliarulo*

[1] Lacan J., «Note italienne», *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 310.

[2] S.Freud, «Résistances à la psychanalyse », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°20, 1979, ou in *Bloc notes de la psychanalyse*, n°17, 2000.

[3] *Correspondance S. Freud – L. Binswanger (1908-1938)*, Calmann-Levy, Paris, 1992, p. 134.

[4] J. Lacan, *Proposition du 9 octobre 1967 sur Le psychanalyste de l'École*, Textes de référence EPFCL, [www.champlacanian.net](http://www.champlacanian.net)

[5] J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p.825.

[6] J. Lacan, *Le Séminaire Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Seuil, Paris, 2006, leçon du 4 juin 1969, p. 350

[7] J. Lacan, « *L'acte psychanalytique. Compte rendu du Séminaire 1967-1968* », in *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 375

[8] J. Lacan, *Le Séminaire Livre XV, L'acte psychanalytique*, inédit, leçon du 29 novembre 1967

[9] J. Lacan, Lettre au journal *Le Monde*, 24 janvier 1980

[10] J. Lacan, «Note italienne», cit., p. 308.

[11] J. Lacan, «Sur la transmission de la psychanalyse» (1978), *La Psicoanalisi*, n° 38, Astrolabio, Roma, 2005, pp. 13-16.

## Prélude 6, Martine Menès

**Ni crainte, ni pitié.**

Mais faut-il vraiment être un héros ? Surtout si l'on est/naît fille.

« Ai-je assez pleuré d'être une fille ! »

A quoi Ismène, en « vraie » fille, répond : « Tu désires des choses impraticables ».

Fille du père, Antigone lui démontre post mortem ce qu'est la Loi, la vraie.

Sous prétexte des dieux, elle enterre Polynice, « son bien », son double incestueux, parce que « c'est son frère ». C'est tout.

Non. C'est aussi son neveu, la trace de la faute : cécité affectée du père devant les présages, amour aveugle de la mère pour ses garçons, tous ses garçons.

« Cette victime si terriblement volontaire » n'est jamais muette devant Créon stupéfié :

« ... de nous deux, c'est elle qui serait l'homme si je la laissais triompher impunément »

Aussi inflexible que son père, rugit le Chœur.

Difficile à concevoir femme, et pourtant elle (l') est, il n'y a qu'au passage dans la mort qu'elle le reconnaît, se lamentant de n'être jamais ni amante, ni mère.

D'ailleurs.

Hémon ne peut que la rejoindre dans le hors lieu de la sexuation qui l'enferme.

Fausse narcissisme elle le regarde dans ses lacs.

N'y aurait-il pas un désir qu'il faut céder pour ne pas céder sur son désir ?

*Citations extraites de l'Antigone de Sophocle et du Séminaire VII de J Lacan, L'éthique de la psychanalyse, leçons XIX à XXI.*

## Prélude 7, Sonia Alberti

*Paradoxe*, du grec « para », qu'on traduit le plus souvent par « contre », et « doxa », l'opinion vraie. Dans son séminaire du 10 mai 1977 Lacan se demande s'il serait possible de représenter le paradoxe.[\[1\]](#)

Pour approfondir un peu ce point, rappelons le paradoxe du menteur, qui soulève la question à partir de cette phrase qu'aurait prononcée au VI<sup>ème</sup> siècle av.J-C. Épiménide, le Crétois : « Les Crétois mentent toujours ». Comment Épiménide peut-il, en tant que Crétois, dire cela à propos des Crétois ? Étant lui-même un Crétois, ment-il alors ? Et s'il ment, ne dit-il donc pas la vérité ? Pour la logique, c'est indécidable.

Le paradoxe traite de l'indécidable – Lacan le confirme dans sa conférence sur le « Savoir du psychanalyste », quand il introduit, du côté femme, la non-existence d'un côté et le pas-tout de l'autre [\[2\]](#). C'est entre l'indécidable du côté femme et la contradiction que la castration imprime à l'existence du côté homme, que Lacan fait circuler le manque, la faille, le désir et l'objet *a*. Par conséquent, il définit la castration comme un « tout laisse à désirer », et affirme ensuite que c'est par le fait que cela circule et laisse à désirer que nous sommes en rapport avec l'objet *a*.

Or, les paradoxes du désir surgissent à partir de là : « l'Un dialogue tout seul, puisqu'il reçoit son propre message sous une forme inversée » [\[3\]](#). C'est parce que l'Un dialogue tout seul, que l'objet *a* – celui qui surgit de la circulation entre l'indécidable et la contradiction –, n'est pas seulement l'objet qui cause le désir, mais est aussi l'objet de la jouissance, désexualisée dans le sens freudien du terme, c'est-à-dire qui ne se réfère pas au phallus.

C'est cela que Lacan observait déjà, lorsqu'il construisait différemment le fantasme dans la névrose obsessionnelle de celui dans l'hystérie : si dans celui-ci l'objet est toujours métaphorisé dans la référence phallique qui le voile, dans l'autre, il se métonymise... Dans le premier cas, le sujet sait que le manque s'inscrit dans l'Autre et ne veut pas le voir pour ne pas se confronter à l'indécidable ; alors que dans le deuxième, « pour tenter d'abolir la difficulté que je désigne sous le nom de parasitisme du signifiant dans le sujet », l'obsessionnel, s'il vise la dégradation de l'Autre, c'est pour « restituer au désir sa primauté »[\[4\]](#). Dans les deux cas, c'est la possibilité du passage par ce que Freud appelait névrose de transfert qui peut soutenir le pari de pouvoir se passer de l'Autre, en ouvrant

les chemins au surgissement des paradoxes du désir. Mais dans les deux cas, il est aussi clair que ces paradoxes ne peuvent se dévoiler qu'au moment où l'on puisse reconnaître que ce qui est parasité par le signifiant est, en réalité, un nœud borroméen [5] qui articule RSI et comporte l'indécidable dans lequel désir et jouissance s'articulent.

*Traduction : Elisabete Thamer*

[1] « Les paradoxes sont-ils représentables ? [...] Δόξα [dóxa], c'est l'opinion vraie. Il n'y a pas la moindre opinion vraie, puisqu'il y a des paradoxes ».

[2] Leçon du 1<sup>er</sup> juin 1972.

[3] Leçon du 10 mai 1977.

[4] J. Lacan, *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 295

[5] « Ce *corps-de*, est parasité par le signifiant ; car le signifiant, s'il fait partie du Réel, si c'est bien là que j'ai raison de situer le Symbolique, il faut penser à ceci, c'est que cette *corps-de*, nous pourrions bien n'y avoir affaire que dans le noir. Comment reconnaitrions-nous, dans le noir, que c'est un noeud borroméen ? C'est de cela qu'il s'agit dans la Passe ». J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIV, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*), leçon du 15 février 1977

## Prélude 8, Marcelo Mazzuca

### Les paradoxes du désir de l'analyste

Notre prochain rendez-vous à Paris nous a mis sur la piste du désir et de son paradoxe : comment l'atteindre avec l'interprétation alors qu'il est logiquement incompatible avec la parole ? Réponse : pas sans un autre désir.

Cela ouvre un large éventail de problèmes cliniques débouchant sur une considération éthique particulière : situer les coordonnées du désir de l'analyste, « cette sorte de désir qui se manifeste dans l'interprétation » [1], ce « fondement » de toute formation de l'analyste [2].

En ce sens, il ne peut être fortuit que Lacan lui-même ait formulé pour la première fois la question du *désir de l'analyste* au moment précis où il a été amené à parler du *paradoxe du désir* [3]. La formulation topologique du désir, en 1958, le mène inexorablement vers une éthique de la cure qui consiste à intégrer “les conquêtes freudiennes sur le désir” pour leur apporter une réponse en acte [4].

Par la suite, après dix ans d'enseignement, Lacan rend compte de cette structure de l'acte analytique. En l'occurrence, nous pouvons avoir recours à de nombreuses références, démontrant les divers aspects de la fonction “*désir de l'analyste*” et des notations algébriques qui les soutiennent [5]. Ce recours suggère une formule : comment peut-on dire que la signification de tout rêve est celle de la réalisation d'un désir, (avec ce que comporte justement d'“irréalisation” cette réalisation onirique) ? Nous pourrions affirmer que le sens du désir de l'analyste – ce qui ne signifie pas tel ou tel désir de tel ou tel analyste, mais le sens du *désir de l'analyste* en tant que notion éthique et clinique opérationnelle - est celui de la “réalisation en acte”.

Cependant, après cela, pourrions-nous soutenir de façon plus radicale que ce désir est exempt de paradoxes ? Comment l'analyste fait-il face à la structure paradoxale du désir ? Ces questions renvoient à la clinique de la fin de l'analyse et de la passe, ouvrant le débat sur les liens entre le désir et l'acte mais également entre la jouissance et la satisfaction qui lui sont peut-être corrélatives. A la fin, il ne suffit pas de placer l'effondrement de la vérité du désir dans un “je mens”, encore faut-il pouvoir y situer la relation avec la source pulsionnelle et le dire qu'il nomme. Quand bien même cette nomination serait celle de “Pinocchio”, il ne suffit pas de pointer le sujet de l'énonciation, il faut également vérifier si son cœur est en bois ou s'il est vrai, et si effectivement son nez va pousser ou pas.

*Traduction Isabelle Cholloux*

[1] J. Lacan, (1962-1963) *Le séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 68.

[2] J. Lacan, (1963-1964) *Le séminaire, Livre XI, Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 2001, leçon du 15 janvier 1964.

[3] J. Lacan, *Écrits*, “La direction de la cure et les principes de son pouvoir”, (1958) Paris, Seuil, 1966, p. 617.

[4] *Ibid.* p. 615.

[5] J. Lacan, *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 2001, leçon du 15 janvier 1964.

## Prélude 9, Albert Nguyên

### Un nouveau désir

Quelques notations sur le thème, et une question : Un nouveau désir ?

Où le désir prend-il sa source ? Le poète Reiner Kunze l'écrit sans fard :

« Le long de l'étonnement réside le poème,

C'est là que nous allons ».

De paradoxe en paradoxe, chemine l'analyse, mais pour nommer, et plus encore : « renommer à neuf les choses du monde » dit F.Cheng, pour répondre de l'innommable, autre nom de l'impossible : tel est le désir.

Le sujet, proie du désir et de son paradoxe, que Lacan note à la page 558 du Séminaire « Le désir et son interprétation » :

« Le désir est à la fois subjectivité – il est ce qui est au cœur même de notre subjectivité, ce qui est le plus essentiellement sujet – et il est en même temps le contraire, il s'oppose à la subjectivité comme une résistance, comme un paradoxe, comme un noyau rejeté, réfutable. »

Paradoxe du désir noué à l'amour et à la jouissance du symptôme.

Désir de l'analyste, venu de l'acte même qui le soutient et dicte une éthique que gouvernent le Dire, l'Un-dire, le Réel. Fils entrecroisés, tramés, noués, tressés comme autant de figures dont le désir se déduit dans le surgissement de sa cause, pas sans coupabilité.

Un nouveau désir, sur le modèle d'Ein neues Subjekt, que Lacan a retraduit : il est nouveau qu'il y ait du sujet, et nouveau qu'il y ait ce désir qui avait été rejeté. A la fin et dans les suites s'inscrit, s'écrit ce nouveau désir, effet de la résolution, de la réduction des paradoxes de la jouissance, des paradoxes de l'amour, et des paradoxes du désir, pour cause de réel inexorable. Le désir de l'analyste est désir de savoir une fois tombé le désir du savoir et son amour, ce désir de savoir est chance de donner à l'insu l'ampleur qui lui revient : l'insu, ce qui reste.

## Prélude 10, Silvia Migdalek

### Le paradoxe du désir et l'amour

En jouant des délices de l'étymologie et du dictionnaire, nous lisons que le terme « paradoxe » vient du grec (para et doxos) et signifie « au-delà du crédible », comportant aussi l'idée d'opposition à l'opinion commune. Aujourd'hui, le terme « paradoxe » a plusieurs sens, nous retenons l'un d'eux du fait de sa résonance avec la pratique analytique : *déclaration dont la véracité ou la fausseté est indicible*.

C'est peut-être dans la clinique de la vie amoureuse que le paradoxe du désir se manifeste de manière singulière, donnant forme à ce que nous pouvons aussi appeler le paradoxe de l'amour, et à ce propos – disons-le d'emblée – l'amour n'est pas le désir, le désir est l'ancrage pulsionnel de l'amour.

Freud nous dit que nous sommes réticents à concevoir l'amour comme une pulsion partielle de plus, nous *croyons* y voir une aspiration au tout. C'est le moi qui aime ou qui haït, mais la relation entre la pulsion et l'objet s'appelle fixation, fixation à un bord auto-érotique, trait pervers de la névrose. Par conséquent, l'amour porte la marque de son origine pulsionnelle. Lorsque Freud assoie sa théorie sur l'amour, il se préoccupe d'inverser « l'opinion commune » qui ne tape pas dans le mille en ce qui concerne la cause de l'amour : on n'aime pas parce qu'on désire, mais c'est parce qu'on désire qu'on aime. Le désir révèle que la structure comporte une béance. Très tôt, Freud l'illustre sous l'habillage d'une expérience mythique de satisfaction qui inscrit la perte irréductible de l'objet, dont le résultat est le surgissement du désir, toute première motion de nature psychique, pour laquelle au dire de Lacan dans le séminaire VII, *l'Éthique de la psychanalyse*, il s'agit d'un « départ de misère » [\[1\]](#).

L'indicible, Das Ding, en tant que noyau imprédictible de l'Autre qui ne permet aucune identification. La Chose en tant que vide du dire se nichera dans tout ce qui peut être dit. Ceci nous introduit alors à la logique du pas-tout dans le dire, et bien sûr, dans tout discours amoureux aussi. Paradoxe de l'amour qui aspire au tout, parce qu'il ne veut rien savoir de la castration, ou avec Lacan, de l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel ; paradoxalement, rien ne rend plus présent cette dimension du réel impossible que l'expérience amoureuse. Aussi bien chez Freud que chez Lacan, nous pouvons retrouver l'utilisation de cette dimension en tant qu'impossibilité logique, originaire et féconde. Dans la vie amoureuse, cet « obscur objet du désir » incompatible avec la parole se présente toujours avec une certaine tension dramatique ; on n'est jamais plus à la merci de l'autre que lorsqu'on aime... La tragicomédie amoureuse...

La problématique du paradoxe du désir en amour, nous ouvre une longue série d'articulations intéressantes ; l'une d'elle est son rapport avec ce qu'avec Freud nous appelons l'amour de transfert. Forme d'amour surgie dans le transfert que Freud situe comme réaction à l'interprétation, un amour récalcitrant et indomptable, bord érotomane de l'amour, qui généralement accompagne la clinique de ces « femmes de passions élémentaires ». On pourrait croire que là se manifeste une impasse de l'inconscient.

L'amour de transfert, sur son versant de répétition, voile l'objet du trauma. Au début, le transfert s'exerce dans le sens de l'identification, mais dans ce processus, ce que Lacan propose en tant que ce qui doit opérer, c'est le désir de l'analyste qui conduit justement au franchissement du plan des identifications ; il ne peut se produire sans cet opérateur qu'est le désir de l'analyste : « Pour vous donner des formules repères, je dirai – si le transfert est ce qui de la pulsion, écarte la demande, le désir de l'analyste est ce qui l'y ramène. » [2], désir en tant qu'il vise alors à révéler à nouveau l'origine pulsionnelle de toute demande, initialement voilée par l'amour de transfert lui-même. Un désir qui n'est pas un désir pur et que Lacan nomme comme celui d'obtenir « la différence absolue », ouvrant ainsi alors à la question : comment le sujet vivra-t-il cette traversée opérée exclusivement dans l'expérience analytique. Dans les témoignages de passe se vérifie que c'est autour des avatars de l'expérience amoureuse que se produisent les moments d'inflexion décisifs qui mettent le sujet face à une prise de position sur ce qui du désir – et, pour ouvrir une autre articulation possible du thème – de la jouissance aussi, s'est élaboré dans l'analyse.

Quelles articulations ou différences pourrait-on faire entre l'amour de transfert, le précepte éthique freudien de la loi d'abstinence et le désir de l'analyste ? Indubitablement, ce n'est pas la même chose.

Chez Lacan, à partir du Séminaire XX et au-delà, on pourrait dire qu'il s'opère un élargissement et quelques nouveautés en ce qui concerne la manière dont il pense cette dimension absolument essentielle de l'expérience humaine. On pourrait peut-être résumer ce mouvement comme un élargissement dans lequel les avancées antérieures restent acquises, mais les nouveaux développements obligent à y inclure des perspectives nouvelles, qui dans l'ensemble représentent une certaine revalorisation de l'amour. Alors, aussi bien, notre prochain rendez-vous sera l'occasion de voir quelles sont les nouvelles lignes de tension qu'ouvre l'enseignement de Lacan à partir des années 70. La manière dont Colette Soler dans son livre « Las affects lacaniens » résume cette nouvelle perspective est très intéressante :

« L'énigme de l'amour [...] devient un révélateur des impasses de l'inconscient comme savoir qui est là, insu, obscurément appréhendé, et qui fait barrière au rapport sexuel. Il est indice non pas d'une intersubjectivité mais d'une interreconnaissance entre deux *parlêtres*, faits de deux *lalangues*. »[\[3\]](#)

A partir du Séminaire XX, *Encore*, se produit ainsi une nouvelle approche de l'amour, qui devient signe d'un affect de l'inconscient. Pour conclure, je partage avec vous ce passage à la fin du séminaire, afin de commencer à préparer le climat de notre prochain Rendez-vous à Paris en juillet 2014 :

*«... Je dirai que l'important de ce qu'a révélé le discours psychanalytique consiste en ceci, dont on s'étonne qu'on ne voie pas la fibre partout, c'es que le savoir qui structure d'une cohabitation l'être qui parle, a le plus grand rapport avec l'amour. Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients.*

*Si j'ai énoncé que le transfert, c'est le sujet supposé savoir qui le motive, ce n'est qu'application particulière, spécifiée de ce qui est là d'expérience. Je vous prie de vous rapporter au texte de ce que, au milieu de cette année, j'ai énoncé sur le choix de l'amour. J'ai parlé en somme de la reconnaissance, de la reconnaissance, à des signes toujours ponctués énigmatiquement, de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient. Il n'y a pas de rapport sexuel parce que la jouissance de l'Autre prise comme corps est toujours inadéquate – perverse d'un côté, en tant que l'Autre se réduit à l'objet a- et de l'autre, folle énigmatique. N'est-ce pas de l'affrontement à cette impasse, à cette impossibilité d'où se définit un réel, qu'est mis à l'épreuve l'amour ? » [\[4\]](#)*

*Traduction Lydie Grandet et Isabelle Cholloux*

## Références bibliographiques

- Freud S., (1895), « Esquisse pour une psychologie scientifique » in *Naissance de la psychanalyse*. Paris, P.U.F. 1996.

- Freud S., (1900), *L'interprétation des rêves*. Œuvres complètes, volume IV. , Paris, P.U.F. 2004.

- Freud S., (1915), « Remarques sur l'amour de transfert » in *La technique psychanalytique*. Paris, P.U.F. 2007.

- Freud S., (1915), *Pulsions et destin des pulsions*. Paris, Payot, 2010

- Lacan J., (1959-1960), *Le séminaire, livre VII. L'éthique de la psychanalyse*. Paris, Le Seuil, 1986.

- Lacan J., (1973-1974), *Le séminaire, livre XXI. Les non dupes errent*. Non paru.

[1] Lacan J. *Le Séminaire, livre VII , l'éthique de la psychanalyse*. Paris, Le Seuil, collection Champ freudien, 1986. P.164.

[2] Lacan J., Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Seuil, p.245

[3] Soler C., Les affects lacaniens, PUF, p.115

[4] Lacan J. , Séminaire XX, Encore, Seuil, p. 131

## Prélude 11, Antonio Quinet

**Kalimeros pour 2014**

« Qui triomphe ici c'est l'Himéros rayonnant, le désir né des regards de la jeune promise au lit », dit le chœur grec. Himéros est l'éclat du désir, « victorieux », désir décidé qui fait d'Antigone la désirante désirée. Himéros est la fleur du désir qui éclot dans le champ de la pulsion entre deux morts. L'héroïne, créée par Sophocle, est le paradigme du désir en acte et est l'objet cause du désir (notamment de Hémon, fils de Créon).

*Himéros* provient du verbe grec *himeirein*, « désirer ». Dans la mythologie, Himéros est un dieu, jumeau d'Éros, tous les deux présents au moment de la naissance de Vénus, la déesse de la beauté. Alors qu'Éros est l'amour comme sentiment, Himéros est le désir sexuel proprement dit. Himéros n'est pas le désir en tant que manque, aspiration, vide de satisfaction, mais plutôt l'état de désir, d'excitation jouissante ; le désir dans son assertivité, devenu visible chez l'être-pour-le-sexe. Il ne s'agit pas ici du désir avec des empêchements résultant de son articulation à la Loi, qui se décline en insatisfait, prévenu ou impossible, comme chez le névrosé. Ce n'est pas le désir dans ses errances, qui saute d'objet en objet et qui ne se satisfait jamais parce qu'il est métonymie du manque. Himéros est le désir en sa positivité, un désir assertif, désir en acte – base du désir de l'analyste.

La psychanalyse et l'art nous permettent, à partir de Lacan, d'appréhender la distinction entre le désir comme manque, équivalent au moins  $\phi(-\phi)$ , et le désir causé par l'objet « a ». Le premier est articulé à la loi et à l'impossibilité ; le deuxième à la jouissance et à la satisfaction dérivée de la présence de l'objet plus-de-jour. Himéros est un des noms du désir en son assertivité.

Au-delà de la demande, voilà le désir et son réel de jouissance : dans le champ scopique « le désir à l'Autre » [1], et dans le champ invocant le « désir de l'Autre ». Le regard et la voix sont les deux effaçons [2] du sujet qui s'évapore pour laisser briller le désir.

L'artiste élève les notes musicales à la dignité de la voix comme plus-de-jour – c'est un *plus de voix* qui se fait entendre. Tout comme le peintre jette sur la toile un *plus de regard*. L'acte de l'artiste, réalisé par son désir décidé, met dans l'œuvre d'art ce quelque chose « de soi », qui ne lui appartient guère et qui lui échappe, qu'est l'objet a. Voilà ce dont l'analyste doit se laisser enseigner par l'artiste.

L'arrivée de la lumière du jour sortie de l'obscurité de la nuit était pour les Grecs une lumière désirée. D'où le mot *himera* pour désigner le jour, comme nous l'a appris Platon. « Bonjour », c'est *kalimera* !, littéralement « Beau jour ! » Lacan, à partir de là, propose une nouvelle salutation « Kalimeros ! » - Bonjour et Beau désir !

Kalimeros pour 2014 !

*Traduction Elisabete Thamer*

[1] J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XI, « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », Paris, Seuil, 1973, p. 105.

[2] N. T. : Néologisme crée par Lacan, voir « Radiophonie », in *Autres écrits*, p. 427 et 434.

## Prélude 12, Claude Léger

### **Le désir rattrapé par la queue**

Durant les années noires de l'Occupation, Lacan et Picasso étaient dans un même bateau, celui qui avait pour nom « Travail, Famille, Patrie... et la ceinture ». Ils sont aussi sur la même photo, prise en mars 1944 par Brassai chez Michel Leiris, à l'occasion d'une représentation entre amis de la pièce de Picasso *Le désir attrapé par la queue*. Si Picasso attrapait alors le désir par la queue, c'est qu'il tirait le diable par le même appendice. Un peu plus tôt, Lacan était allé admirer l'installation des boîtes d'allumettes emboîtées de Prévert à Saint-Paul-de-Vence, paradigme sublimatoire, selon lui, de la collection, puisque conçue avec des rebuts élevés, par accumulation, à la dignité de la Chose[1]. Breton (André) écrivait: "Toute épave à portée de nos mains doit être considérée comme un précipité de notre désir."

En 1941, année où Picasso écrit sa pièce, il peignait un *Buste de femme au chapeau*, où les moitiés supérieure et inférieure du visage étaient orientées de façon diamétralement opposée[2], produisant une illusion de mouvement, à la façon d'un bougé photographique.[3]

« Je ne cherche pas, je trouve ». Telle était la maxime de Picasso, que Lacan a citée tant de fois. Il avait, de fait, trouvé le Minotaure sans avoir à se perdre dans le labyrinthe, cette figure picassienne lui ouvrant des perspectives bien plus larges[4] que celles de l'académisme d'avant-garde qui lui avait servi de tremplin.

En 1977, Lacan finit par constater qu'en fait il ne trouvait pas, mais qu'il continuait néanmoins de chercher. Parmi ses questions, il en était une qui nous intéresse particulièrement : pourquoi le désir passe-t-il à l'amour ?<sup>[5]</sup> Réponse : parce que le poète remplace le sens (du désir) par la signification (de l'amour).

[1] Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986

[2] Bien plus nettement que sur *La Femme assise (Jacqueline)* de l'affiche du VIII<sup>e</sup> Rendez-vous de juillet.

[3] Brassai a fait plusieurs prises de la photo de groupe du *Désir attrapé par la queue*. Sur l'une d'entre elles, seul Lacan avait bougé. Même le chien avait accepté de prendre la pose.

[4] *Minotaure* était une revue pluridisciplinaire fondée par A. Breton, dont la couverture du N°1 était due à Picasso, et à laquelle collaborèrent, entre autres, Leiris, Griaule, Caillois, Masson, Brassai, Bataille et Lacan.

[5] « *Le désir a un sens ; mais l'amour, tel que j'en ai fait état dans mon séminaire sur l'Éthique, tel que l'amour courtois le supporte, ça n'est qu'une signification.* » J. Lacan, Séminaire « L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre », leçon du 15 mars 1977, inédit.

## Prélude 13, Manel Rebollo

### Que désire la parole ?

Que signifie désir ? Que veut dire ce mot ?

Posée ainsi, avec ces mots, la question elle-même implique un désir de dire, un « vouloir dire » qui certifie que c'est là, dans les interstices du langage, où habite le désir.

Même le nom que Freud lui assigne en allemand, *Wunsch*, ne l'arrête pas dans une signification ; avec *Begehren*, il trouve un autre terme, qui pour autant n'épuise pas son sens. Voilà le secret de son indestructibilité. Pour détruire quelque chose il faut pouvoir la

localiser, et la délocalisation du désir est évidente, forgeant sa résidence, son *Dasein*, son être là, dans un espace entre deux signifiants. Il n'y a pas de place pour le désir dans la conscience, seulement dans l'insuccès de la tentative où il se révèle comme un insu qui sait.

Lacan tente de le localiser de différentes façons :

Par l'écriture : dans son graphe du désir, entre la ligne de l'énonciation et celle de l'énoncé, au niveau du fantasme ; ou bien, dans les formules de la sexuation, entre le « pour tous » côté masculin ou bien le « pas toute » côté féminin.

Par la nomination, dans un parcours qui passe *rai-son-ablement* par le *Das Ding*, le dessein, le desêtre ; il traverse ensuite de nouveaux termes comme l'objet *a*, le plus-de-jouir, et un etc. métonymique par lequel il déambule tel un lézard dans les haies du dire, en perdant sa queue dans chaque modalité substantielle de jouissance.

Produit du langage et cause du discours, chacun des parlêtres essaie de faire avec lui dans son symptôme. Ainsi, articulé dans la parole - mais non articulable - il se laisse aimer par les sujets dans son errance joueuse parmi les dits.

Comment donc l'attraper ? Uniquement par le détour de l'interprétation, ce dire sans sens de l'analyste qui permettra de *raisonner* avec le désir du sujet en un instant éphémère de savoir dans le lieu de la vérité. Afin que ce savoir cesse d'être vérité. Voilà son destin.

*Traduction : Maricela Sulbaran*

## Prélude 14, Ricardo Rojas

### **Désir-de-savoir et Entzweiung du Sujet\***

“Tel est du moins le chemin qu'a frayé la névrose au psychanalyste pour qu'il l'achève en vérité par sa répétition. C'est ce qu'il ne saurait accomplir qu'à se supposer au desêtre de n'être rien que désir de savoir.” Jacques Lacan<sup>[1]</sup>

Le syntagme *désir-de-savoir* introduit des paradoxes. Dans *Le Banquet* [2], l'*agalma* est représenté par le *désir-de-savoir* qui convoque alors l'*être-de-savoir* et l'*être-de-vérité* [3]. Un effet de vérité se produit lorsque se marque la primauté du signifiant là où le désir est un *désir-de-savoir* "suscité par une cause connexe à la formation du sujet" [4] avec un effet de dédoublement : *Entzweiung*, entre *être-de-savoir* et *être-de-vérité*, entre le "je pense" et le "je suis". Entre le savoir et la vérité existe un trou, l'objet "a" car, bien que dans la mire se trouve l'*être-de-vérité* ; l'*agalma*, ce projet poursuivi par l'analysant, est impossible à atteindre. Topologie du sujet dans ses relations avec ces trois termes :

La *Première version de la Proposition sur la Passe* [5] situe l'analyste au niveau du "s" de la pure signification déterminable uniquement lorsque se produit un glissement c'est à dire lorsque le désir n'a plus d'autre choix que de se faire *désir de l'Autre*, dans sa forme pure de *désir-de-savoir*. La fonction d'*agalma* du *Sujet-supposé-Savoir* opère sur la manière de centrer ce dont il s'agit dans le choix de savoir au moment de la passe, à condition qu'il en ressorte que le *non-savoir* est central.

Le *plus-de-jouir* [6] répond à la perte de jouissance qui entraîne une animation féroce se conjuguant au *désir-de-savoir*. "*La vérité est pur désir-de-savoir*" mais l'effet de pensée devient suspect car la pensée n'est pas seulement la question posée à propos de la vérité du savoir – grand pas hégélien. L'avancée freudienne consiste plutôt à attribuer la vérité à ce qui relève de l'accès au savoir, point défaillant du "*je ne sais pas*" d'où surgit l'inconscient comme désir de savoir avec sa dimension d'informulable tout comme dans le rêve de Freud "*il ne savait pas*". La vérité que la psychanalyse interroge dans l'inconscient comme "*défaillance créatrice de savoir*", comme point d'origine du *désir-de-savoir*, d'un savoir censuré, n'est pas davantage qu'un corrélat de cette défaillance. Dans l'étude des relations entre le savoir et la vérité, lors de son approche distinguant désir et demande, Freud pointe, nous indique Lacan, la désignation de l'incidence d'un désir particulier, point où la sexualité entre en jeu en tant que fondamentale dans le domaine du *désir-de-savoir*.

Le *désir-de-savoir* [7] ne conduit pas au savoir, c'est plutôt le discours de l'hystérique qui y conduit et c'est elle qui fabrique un homme animé du *désir-de-savoir* tandis que l'analyste occupe la position d'objet a dans le discours. C'est à dire qu'il se présente comme cause du désir pour le sujet, en s'offrant comme point de mire de l'opération analytique, insensée, disons paradoxale, tant que le sujet poursuit la piste d'un *désir-de-savoir* qui n'a rien à voir avec le savoir.

Du côté de l'analysant, il y a plutôt « *horreur de savoir* » [8] que *désir-de-savoir*, différent du désir de l'homme qui est désir de l'Autre. On peut attribuer le désir d'inventer le savoir au *désir-de-savoir*.

Pour cela le passant témoigne d'être au service du *désir-de-savoir*, y compris même sans reconnaître celui que lui, porte. Il se produit à cet égard la même chose pour le passeur qui interroge. Lors de cette étape, un risque pour tous deux [9] reste que ce savoir

pourrait se construire en y mettant de son propre cru ; dès lors les autres savoirs ne lui laisseraient pas la place, plutôt est-ce ce qui ferait douter que le savoir du passant ait émergé. C'est pour cette raison qu'il est nécessaire, nous dit Lacan, qu'il y ait un passeur pour l'écouter. En effet, si l'on cède à la pente d'y mettre à la place d'autres savoirs – par exemple la tentation de rapporter l'entendu à la *doxa*- plutôt que de préserver la valeur de l'inédit alors on finit par croire que le savoir n'a pas été atteint et donc la réponse du cartel pourrait être que les membres ne sont pas convaincus de la fin. Peut-être, qu'il serait nécessaire, pour contourner cette *Verleugnung*, que les membres du Cartel de la Passe, « l'appartenance » [10], tout comme les passeurs, sortent, à ce moment là, du cadre des savoirs établis. Ce qui nous fait arriver au point de départ de l'épigraphe là où il est question que le désêtre n'est rien que *désir-de-savoir*, (de savoir) du trou ; c'est pour cela que Lacan introduit la parenthèse que nous écrivons (a).

*Traduction Isabelle Cholloux avec Lydie Grandet et Manel Rebollo*

#### **NOTES :**

\*Ce préluce fait un rappel de l'enseignement de Lacan en suivant la trace de ce syntagme *désir-de-savoir*.

[1] Texte du 3 février 1969, "D'une Réforme dans son trou". Pas de publication. Version de Patrick Valas.

[2] Dans *Le Séminaire VIII, Le Transfert* Lacan fait un déchiffrement du *Banquet* de Platon et c'est là qu'il déduit ces relations du savoir avec l'*agalma*.

[3] C'est dans *Le Séminaire XII Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* que Lacan apporte ces clés, apport qui sera repris dans le compte rendu d'enseignement de ce séminaire et lors de la leçon du *Séminaire XIII* (20-04-1966) où il commente ce compte-rendu.

[4] C'est dans son texte des *Ecrits* "D'un dessein" publié en 1966 servant de ponctualisation que Lacan présente à nouveau son travail de topologisation développé lors du *Séminaire XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* qui est un Séminaire, tout comme le suivant, apportant des précisions sur le sujet auquel se réfère la conceptualisation de la psychanalyse.

[5] Texte paru dans *Les Autres Ecrits*, Paris, Le Seuil, 2001, où Lacan développe les relations du SsS avec l'*agalma* en relation avec la fin de l'analyse

[6] Dans *Le Séminaire XVI, D'un Autre à l'autre*, Lacan développe la notion de plus-de-jouir et durant tout le séminaire, il essaie de préciser de quel savoir il s'agit dans l'expérience analytique.

[7] *Séminaire XVII L'envers de la psychanalyse* où Lacan examine les relations du savoir et de la vérité dans les discours.

[8] Dans *Le séminaire XXI, Les Noms du Père/ les non dupes errent*, Lacan précise les relations à l'horreur de savoir.

[9] 1974-05-08 Note que Jacques Lacan adresse personnellement à ceux qui sont susceptibles de désigner des passeurs. Article publié dans "Analyse freudienne presse", 1993, n°4, p.42.

[10] Expression heiddegerienne développée par Beatriz Maya dans une de ses élaborations sur son expérience de passeur et de passant. "Lo que pasa en el pase n°1", Publication de l'EPFCL-ALN

## Prélude 15, Beatriz Zuluaga

### Ethique du désir

**« Dans le rêve, il était clair que la jeune fille avait passé de nombreuses années devant cette fenêtre infinie, en essayant de terminer sa grappe de raisins, et qu'elle n'était pas pressée parce qu'elle savait que dans le dernier grain de raisin était la mort. »**

**« De l'amour et autres démons »  
Gabriel García Marquez**

Pour continuer cette série de *Préludes* qui précèdent notre RDV de juillet, pour penser le thème qui nous convoque dans ce VIIIème Rendez-vous International de l'IF-EPFCL, je relève que plusieurs voies ont été ouvertes, diverses brèches dans l'horizon du désir qui s'articulent à ce quelque chose d'« *indécidable* » constituant le cœur même de la psychanalyse, dont l'acte analytique, la fin d'analyse, la jouissance, l'amour, le rapport entre les sexes et, bien entendu, l'objet cause, pour ne mentionner que ces derniers.

Tel le doigt de Saint Jean, les *Préludes* nous indiquent un au-delà, nous invitent à pousser « contre » afin d'éviter toute doxa, en pariant sur cette chose qui semble ne pas intéresser l'humanité.

A ce sujet, dès ses *Conférences d'introduction à la psychanalyse* (1915-1917), dans l'aparté II *Sur le rêve comme réalisation de désir*, Freud tente de transmettre à ses auditeurs la nouveauté de sa découverte. Mais, si les cauchemars et les rêves d'angoisse existent, où situer la réalisation de désir, Dr Freud ? Freud nous dit que les profanes insistent pour lui démontrer qu'un déplaisir est constamment noué aux activités oniriques, au lieu du plaisir obtenu par un désir nié à l'état de veille. Freud continue à situer la nouveauté dans le fait que derrière le contenu manifeste, il y a déformation et censure. Mais, ce que Freud a montré au monde c'est que la nouveauté de sa découverte qui révélait le désir insatisfait ou impossible, héritier d'une satisfaction mythique et inoubliable, n'intéresse pas l'humanité. « *Celle-ci a une tendance instinctive à se défendre des nouveautés intellectuelles* [1] ». Le nouveau n'intéresse pas. Pire encore, il n'y a aucun *désir de savoir* sur ce qui engage le réel – dira plus tard Lacan.

Nonobstant, « les paradoxes du désir » ont déjà livré une première élaboration dans cette séquence de *Préludes*. Ils augurent un désir de dire, plutôt de mi-dire quelque chose de ce réel, produit de notre expérience du savoir. Ce réel guette notre formation, ne pas le prendre en compte pourrait desserrer les liens qui permettent : « d'isoler cette expérience de la thérapeutique, qui ne distord pas la psychanalyse seulement de relâcher sa rigueur.[2]”

Lacan nous a toujours alertés au sujet de « *l'humanité pour qui le savoir n'est pas fait puisqu'elle ne le désire pas... Par conséquent, on attend de l'analyste qu'il se soustraie, qu'il se sache le rebut de cette humanité* [3]».

Pour conclure, notre véritable paradoxe est celui de soutenir un désir qui n'est ni articulable ni nommable puisqu'il ne surgit que dans les paradoxes de l'acte analytique même, dans cet espace où nous nous réunissons pour faire lien d'École. Ainsi nous pouvons espérer des élaborations qui suivront ces *Préludes* une « satisfaction à la fin », satisfaction que Lacan noue à la fin de l'expérience car elle implique « *d'avoir rencontré cette limite où se pose toute la problématique du désir.* [4]», problématique liée à notre condition humaine et à la relation fondamentale avec la mort ; elle nous confronte à la liberté tragique, celle d'Œdipe, celle d'avoir eu à affronter les conséquences de la rencontre avec son désir.

Le RDV nous attend à Paris. Nous avons devant nous un temps d'élaboration pour nous rapprocher du thème qui nous convoque. C'est un RDV qui fait à nouveau paradoxe puisque, avec Lacan dans *Le Séminaire l'Éthique de la psychanalyse*, nous nous posons la question de « *que se passe-t-il chaque fois que sonne pour nous l'heure du désir ? On n'approche pas, et pour les meilleures raisons.* »<sup>[5]</sup> » Bon, nous allons donc « contre », nous allons nous rapprocher car nous comptons sur le désir qui jusqu'ici nous réunit, malgré le paradoxe de soutenir et de dire sur « l'indécidable ».

*Traduction : Vicky Estevez*

<sup>[1]</sup> S. Freud. "Conférence 14. La réalisation du désir (1915). In *Conférences d'introduction à la psychanalyse*. Paris, Folio Essais, 2010.

<sup>[2]</sup> J. Lacan. "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École. In *Autre Ecrits*, Paris, Seuil, avril 2001

<sup>[3]</sup> J. Lacan. "La Note italienne", in *Autre Ecrits*, Paris, Seuil, avril 2001

<sup>[4]</sup> J. Lacan. "La demande de bonheur et la promesse analytique". In *Séminaire l'Éthique de la Psychanalyse*, Livre VII, Paris, Seuil, 1986

<sup>[5]</sup> Ibid.

## Prélude 17, Colette Soler

### **Le désir attrapé par...**

Il m'est venue la pensée saugrenue, alors que je m'occupais de tout autre chose, que le désir « attrapé par la queue » ne mène pas loin, n'en déplaise à Picasso à qui j'emprunte cette phrase. Pas plus loin que le lit, espace de l'étreinte. Pour qui veut voyager il faut donc l'attraper autrement. Mais comment ? « Justement comme ça : mécomment »<sup>[1]</sup> Ce « mécomment » convoque la parole et sa topologie, et s'inscrit en faux contre toute tentative d'organo-dynamisme, passé ou présent, celui de Henry Ey ou celui du neuro conductivisme. L'organo-dynamisme, c'est justement ce qui prend l'homme en général par son organisme et donc le désir en particulier par la queue, croyant que c'est « par l'organe que l'Éternel féminin vous attire en haut » comme le dit impayablement Lacan. Cet organe

se chantait, et même qui se braillait dans les salles de garde du temps de Lacan. C'était encore le beau temps pour les psychiatres qui, depuis ont perdu leur organe, je veux dire leur voix et les salles de garde pour ce que j'en sais ne chantent plus beaucoup. C'est que le nouvel organo dynamisme, pire que celui d'hier, ne se chante pas, ne s'occupe pas du désir mais plutôt de ce qui préside au bon ordre de tous les organes et de tous.

La psychanalyse est seule à se soucier encore du désir, on en est fiers. Seulement, désirer c'est être en « imminence » de castration. D'où ces alternances de phases entre le plaisir de la quête qui donne tellement le sentiment de la vie, et l'angoisse qui ramène au réel. Alors qui méritera alors le nom de « désirant par excellence » ? Pas le névrosé en tout cas.

[1] L'étourdit, Scilicet 4, p. 27

## Prélude 18, Marc Strauss

### **Platitude extrême, ou saillie du réel ?**

Ce sujet avait d'abord évoqué son père, homme admirable d'intelligence, mais qui boit plus que de raison : un alcoolique ; il avait ensuite parlé de son aimée, toute aussi admirable d'intelligence, mais qui mange plus que de raison : une boulimique. Invité alors à dire ce que lui-même ferait plus que de raison, il répondit : « Je me masturbe. » Questionné enfin sur la personne qui en juge ainsi, il conclut, quelque peu désespéré : « Ben, moi... »

Il se vérifie là que pour lui comme pour tous, « Je » qui fait et « Je » qui dit ne s'accordent pas toujours en raison, alors même qu'ils sont indissociables... Est-ce là le paradoxe du désir, comme point d'impasse obligé de toutes les histoires que l'on ne peut que se raconter ? Un paradoxe auquel il vaudrait donc mieux se résigner au bout du compte, pour mieux ruser avec.

Ou bien ce désarroi peut-il faire le départ d'une autre issue de l'analyse, où la cause du désir se reconnaît dans la singularité absolue de sa réalité de déchet ? Si l'effet n'est plus alors de joui-sens, le rapport de l'analysant au désir en est changé. Où cela le mène-t-il ? Par ailleurs, n'y a-t-il pas un autre paradoxe à vouloir occuper soi-même cette place d'analyste-déchet ? A ces questions, Lacan répond par le bienfait d'un changement du

statut du savoir, allégé de la part de rire qui lui revient (cf. *Télévision*, avec le gay savoir et « Plus on est de saints, plus on rit... »).

Le thème du Rendez-Vous à venir nous permettra donc d'échanger nos points de vue sur la psychanalyse, qui part de l'analyse des symptômes, ces paradoxes du désir si pénibles à supporter, pour aboutir à fonder en raison le désir du psychanalyste. Nous ajouterons ainsi à la satisfaction que nous libérons chez le sujet en dénouant ses symptômes de la bonne façon, notre plaisir à avancer ensemble dans le développement de cette bonne façon.

## Prélude 19, Celeste Soranna

*D'étranges étoiles fixent la Terre,  
Elles ont la couleur du fer et errent dans le désir,  
Cherchant l'amour avec des bras incandescents,  
Et elles atteignent le froid de l'air.*

Élise Lasker Schüler

### **Du désir malgré tout**

Quel que soit le niveau du graphe où l'on se trouve, personne ne peut déclarer le désir, et toute considération ou articulation conceptuelle peut aisément résonner comme un prédicat.

« Qu'est ce que le désir, si le désir est le désir de l'Autre ? » [\[1\]](#)

C'est sur ce point que Lacan revient à plusieurs reprises au cours de sa production, et c'est sur ce point qu'il s'interroge à chaque fois comme si c'était la première. Comme s'il était à chaque fois sur le point d'inventer quelque chose de différent, d'élaborer de nouvelles formules, afin de soustraire ce qui ne passe pas du désir de l'analyste (ou qui ne passe pas toutes les fois) : ni par la porte de la sexuation, ni par la porte de sortie déjà paradoxalement ouverte. Que l'on pense aux « formules quantiques de la sexuation » [\[2\]](#).

Pour la poésie du troisième millénaire, tout comme pour le désir de l'analyste, on devrait inventer un « système anti-fragilité », c'est-à-dire de sauvegarde du paradoxe. Si la poésie du troisième millénaire est définie telle une « énigme fragile » [\[3\]](#), dans la mesure où elle échappe à la prise du dire, le désir se sustente de paradoxes.

Relevons ce que dit Henri Meschonnic au sujet de la poésie dans *Célébration de la poésie* [\[4\]](#) : Pour un poème, il faut apprendre à refuser, à travailler à toute une liste de refus. La poésie ne change que si on la refuse. Comme le monde ne change que par ceux qui

le

refusent »

Dire non, pour consentir. Mais à quoi ?

Si le désir ne coïncide pas non plus avec ce qui est vrai, comme nous le fait noter Démosthène dans l'une de ses maximes, alors, paradoxalement, dire non à l'amour trompeur – l'amour en tant que semblant du savoir- cela peut signifier consentir afin que la psychanalyse continue à exister au travers d'un amour différent, amour qui émerge du discours de l'analyste.

Peut-être, mais il n'y a pas d'amour nouveau, différent. Enlevons aussi le peut-être, il n'y a rien à faire, dit-on, quant au « n'en rien vouloir savoir » propre à chacun en rapport à l'horreur, mais. Oui, il y a un mais. Il ne faut pas oublier le désir en tant qu'objection (à la jouissance, à l'impuissance, à l'imposture...), mais, encore, la psychanalyse vise un amour qui pointe réellement au-delà du leurre... Jusqu'à preuve du contraire.

*Traduction Nathalie Dollez*

[1] Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, Leçon du 9 avril 1974

[2] *Ibid.* : « A Rome... on m'a posé des questions, à savoir, si les formules quantiques, parce qu'elles sont quatre, pourraient bien se situer quelque part d'une façon qui aurait des correspondances avec les formules des quatre discours. C'est pas forcément infécond, puisque ce que j'évoque, enfin, c'est que le petit a vienne à la place de x des formules que j'appelle: formules quantiques de la sexualité.»

[3] Giovanni Dotoli, *La poésie française au début du 3eme millénaire ou l'énigme fragile*, Schena Editore, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Brindisi, 2002.

[4] Henri Meschonnic, *Célébration de la poésie*, pp. 252-254: «Pour un poème, il faut apprendre à refuser, à travailler à toute une liste de refus. La poésie ne change que si on la refuse. Comme le monde ne change que par ceux qui le refusent».

## Prélude 20, Sol Aparicio

*Mourir, dormir ; dormir, rêver peut-être... (Hamlet).*

Un désir fondamental habite le sommeil et se satisfait dans le rêve, celui de dormir. Point de doctrine bien connu, établi dans la *Traumdeutung*, il devient soudain pour Lacan *la plus*

*grande énigme* du mécanisme du rêve [1] ! Pourquoi Freud n'a-t-il pas parlé d'un besoin de dormir, plutôt que d'un désir ?! Et pourquoi Lacan s'en étonne-t-il alors seulement ?

Le corps et sa jouissance entrent en scène à ce moment-là : "l'essence du sommeil, c'est la suspension du rapport du corps à la jouissance[2]". Lorsque le corps jouit, on ne dort plus. Lorsque l'on dort pourtant on fait des rêves. Le corps qui dort est certes débranché du langage qui "appareille" la jouissance[3], mais pas complètement ; le tricotage du rêve reste possible.

Besoin de dormir ? Oui, mais... "les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction[4]". Le sommeil est impliqué dans la satisfaction qu'apporte le rêve. Or, n'est-il pas "incroyable que la puissance du rêve ait été jusqu'à faire d'une fonction corporelle, le sommeil, un désir[5]" ?

Ici, Lacan suit Freud de très près. 1.) Rêver est une activité qui tend vers un *Lustgewinn*, un plus-de-jour. 2.) Le rêve ne fonctionne que pour protéger le sommeil. 3.) "En quoi ce qui du rêve dépend de l'inconscient, c'est-à-dire de la structure du désir, pourrait incommoder le sommeil[6]" ? Question attribuée à Freud.

En réponse, Lacan avance cette hypothèse : le chiffage qu'opère le travail du rêve, c'est là la jouissance. Plus ça chiffre, plus ça jouit et plus ça incomode le sommeil. Cependant, ça ne va pas très loin. L'on cesse de rêver en entrant dans le sommeil profond. "Le sommeil reste à l'abri de la jouissance". Il peut se prolonger, avec la complicité du rêve qui s'arrête à point nommé.

"*El sueño de la razón produce monstruos*", avait dit Goya. Soit, "*le songe de la raison...*"; mais aussi, "*le sommeil de la raison...*" *El sueño*: la langue espagnole dit ainsi la complicité du rêve avec le sommeil. *El sueño*, c'est le signifiant du désir de dormir, celui qui fait "qu'on ne se réveille que pour continuer à rêver" !

Le sommeil se prolonge donc chez le parlêtre. Ce n'est "pas que son corps ait plus besoin de dormir que les autres", mais que "l'imaginaire dort", qu'il y a dans l'imaginaire "quelque chose qui nécessite le sujet à dormir". L'imaginaire, d'ailleurs, c'est ça : "la prévalence donnée à un besoin du corps qui est de dormir[7]".

À quand donc la sortie du sommeil ?

Le discours analytique est bien né de sa rupture avec le sommeil de l'hypnose. La psychanalyse, née d'un éveil ! L'éveil qui suppose advenu un désir autre que celui de dormir. Un désir qui se laisse interroger par la jouissance qui dérange.

[1] *Séminaire XVII, L'envers de la psychanalyse*, Seuil, p 64.

[2] *Séminaire XIX, ...ou pire*, Seuil, p 234.

[3] *Séminaire XX, Encore*, Seuil, p 52.

[4] *Ibid.*, p 49.

[5] V. *Séminaire "Les non dupes errent"*, inédit, 20 novembre 1973.

[6] *Ibid.*, 12 mars 1974.

[7] *Ibid.*, 19 mars 1974.